

Vertige au féminin

Tu es debout, solide, fort. Tellement mâle. Je me concentre pour traquer la faille à ta virilité, si absolue. Cette sensibilité qui m'a séduite, tellement touchante parce que tu la brides. Tes cheveux mi-longs, que tu retiens en catogan, te confèrent un côté dandy. Je ne vois pas de seins dans tes pectoraux développés, ces mamelles qui t'ont complexées durant ton enfance. J'aime la douceur de ta peau. Les poils m'ont toujours dérangé. Tu es beau imberbe.

Mais tu le dis et le redis. Avec moi, tu explores ta féminité. J'écoute, j'entends, j'essaie de comprendre. Tu es fétichiste. Je te fais tourner la tête d'une paire de bas noirs, d'une guêpière violette qui fait pigeonner mes globes, d'une paire de bottes lacées dont les talons aiguilles frôlent tes cuisses. Un rêve macho. Je me prête à tes fantasmes d'olisbos. Des godes que tu m'enfonces, dont je te pénètre. Ta queue bande encore plus fort quand tu as un bâton dans le cul et je t'en vois toujours homme, encore plus homme.

Pouvoir des mots. Ton affirmation résonne en moi comme une prière. Et si cette féminité qui t'a tellement encombrée n'était qu'un leurre ? Si tu avais souffert d'une chimère ? Tes propos révèlent une évidence. La puissance de ton phallus t'encombre. Le monde entier exhibe ta belle queue dressée. Les vulves sont plus rares, qui disent la force de la femme... D'être plus discrètes, elles laissent plus de place à l'expression de nos ambiguïtés !

Il m'est arrivé d'envier ton sexe érigé. Son évidence. Le désir qui s'affirme, qui crie, qui revendique. Aujourd'hui, je comprends ma chance. L'appendice ne me manque pas, qui dirait « viens ! ». Je passe un doigt entre mes lèvres. Je suis mouillée. Le clitoris que je frôle tressaille en m'envoyant une décharge de plaisir le long de la colonne. J'ai deux trous qui se contractent et s'écartent, deux portes différentes qui s'ouvrent sur le plaisir. J'ai cinq bites à chaque main, ma langue en est une encore. Mon coude que j'appuie entre tes fesses, une autre. Mon genou qui frotte tes couilles aussi. Tous béliers qui caressent et qui forcent...

Il m'a fallu tes doutes pour imposer ma plénitude. Je ne sais pas la richesse de ta sexualité, je ne connais que la mienne. Je voudrais lui donner d'autres noms, la rendre ronde, pleine, libérée de toutes ces oppositions qui nous encombrent, dans lesquelles nous nous empêtrons. Je vis, je vibre, je suis sexuelle plus que sexuée. Le désir est animal, il n'est pas femme, pas homme, il est unique, puissant, devastateur.

Je ne sais ce que signifie « féminité » dans ton esprit. Une robe à volant flotte devant moi. Une petite fille en rose assise sur une balançoire s'élève dans les airs. Féminité... Le mot me semble jeune, comme immature. Je suis femme, je suis homme. Il n'y a pas de séparation. Le plaisir me rend entière. L'érotisme réveille les volcans qui dorment en moi, puissance originelle, indifférenciée.

Je t'attends. Pour t'offrir cette évidence du plaisir total, te faire le cadeau d'une jouissance de femme, libérée des genres. Je suis nue, debout devant toi. Je pose ma bouche sur la tienne. Au contact de tes lèvres, mes pointes se dressent, mon sexe gonfle. Tous les pores de ma peau se figent. Chair de poule. Traces de désir.

Ta langue me fouille et je mouille. Vite, te faire entrer dans mon monde. Collée à toi, je te déshabille. Ta ceinture. Les boutons de ton jeans coinent déjà sous la tension. Ceux de ta chemise, plus dociles. J'écarte le tissu autour de tes épaules puissantes, il tombe au sol, délicatement. Je hume ta peau et je me trouble. Je m'éloigne pour reprendre le contrôle de mes sens si vite échauffés. Je descends le long de ton corps, j'accroche ton pantalon, ton slip moulant, je tire, j'emmène tes chaussettes aussi. L'un après l'autre, tu lèves les pieds, je te dévêtis. J'éloigne tes souliers, je te retire tout ensemble. Tu restes aussi nu que moi, ta belle queue dressée entre nos corps de femme et d'homme.

Je prends ta main. Je t'emmène dans la salle de bain. Pour le premier acte de cette pièce dont tu sera le héros. Le Eros. Tu ne sais pas. Tu te colles. Tu voudrais me prendre déjà. Ton désir crie, mais je le muselle d'une main dure, éloignant ton ventre du mien. « Lave-moi ! » Nos jeux sont tels que tu obéis, sans question. Je t'installe dans mon dos. Je continue d'ordonner. « Prends le shampoing. Frotte ma tête. Comme si c'était la tienne. Non, reste derrière ! » Je ferme les yeux. Tes deux mains dans mes cheveux. Je respire et je t'imagine moi. Tes doigts sont les miens. Je pose mes pieds sur les tiens. J'appuie mes jambes, mes fesses, mon dos contre ton corps. Je t'absorbe. Mes mains accrochées à tes reins, je te retiens contre moi. Tellement fort que lorsque tu m'as rincé les cheveux, que nous sortons de la cabine, tu nous essuies ensemble. Moi devant, toi derrière.

« Assieds-toi jambes écartées au bord de la baignoire. Prends-moi entre tes jambes. Elles sont tiennes. Et ce sexe que tu voudrais imberbe, c'est le tien. Rase-le. Le miroir t'aidera... » Je perçois ton trouble à la tension de ta quille appuyée contre mes vertèbres. Je deviens une poupée entre tes jambes. Mes mains à nouveau accrochées à toi, agrippées à ces poignées d'amour si bien nommées. Tu inclines le miroir qui nous fait face. Tu enduis ma chatte de mousse. Ta main gauche tire la peau, la droite tient le manche du rasoir. Elle tremble un peu. Tu passes sur mon mont de Vénus, tu traces un sillon de chair. Tu nettoies la lame sous l'eau, tu reviens à ma peau, le geste plus affirmé. Le triangle mis à nu, tu descends entre les jambes, tu déplies, tu écartes, tu étires. Moi aussi, je regarde le miroir. Transformation. Je sens que tu t'appropries mon sexe. Il n'est déjà plus mien, tellement indécent. C'est le sexe d'une petite fille qui va grandir, elle va devenir toi. Tu rinces pour mieux voir, tu ajoutes encore un peu de mousse, tu parais ton travail délicat jusqu'entre les fesses, autour de l'anus, ouvrant les lunes au-dessus de la glace puisque tes yeux ne peuvent voir que devant, forcément.

Tu as compris le jeu. Le Je. Tu es ce sexe juteux. L'eau que tu sens n'est pas celle qui le lave. C'est une salive qui suinte de ton jardin dans lequel tu enfiles un doigt, pour vérifier sa disponibilité. Tu tamponnes la fente d'une serviette douce, tu la sèches. Tu vas jusqu'à l'armoire et tu l'ouvres. Tu choisis les sous-vêtements. Pas de slip. Juste un balconnet rouge festonné de dentelle noire, son porte-jarretelles assorti. Une paire de bas, très fins, à couture. Tu reviens t'asseoir au bord de la baignoire. Tu croches le soutien-gorge. Tes seins pigeonnent. Tu fermes la ceinture qui enserre ta taille. Tu roules le bas, tu lèves ma jambe, tu enfiles la pointe du pied, tu déroules le film de nylon, tu vérifies l'emplacement du trait le long du mollet, de la cuisse. Tu pincas la bordure du bas entre le caoutchouc et la bague de fer de la jarretelle, une fois devant, une fois derrière. Tu fais de même avec l'autre jambe. Tu te lèves. Tu lisses les bas. Tu les ajustes avec volupté, tu glisses tes doigts entre la

peau et le nylon. Tu caresses le film soyeux et la peau, de ta paume qui fait des ronds tout autour des deux cuisses. Tu poses devant nous les chaussures les plus hautes que tu trouves. Tu me perches sur ces talons aiguilles. Je te tiens pour t'emmener à la chambre, Non, pas sur le lit. Sur cette table où tu peux t'asseoir, mon sexe entre tes jambes. Ici aussi, un miroir te renvoie à ce sexe que tu ne peux voir. Tu poses mes jambes par-dessus les tiennes pour élargir la voie et tu pars explorer... ta féminité.

Tes doigts avancent comme en territoire miné. Ils pincent, ils tirent, ils malmènent, maladroits. Mon dos se crispe contre ton corps. Tu embrasses mon cou. « Pardon ! » Tu recommences, doucement. Tu passes le bout de ton index entre mes lèvres, très précautionneusement, tu glisses entre les plis, tu explores les sillons. L'autre main libère le passage. Je recule d'un sursaut lorsque tu enfonces ton doigt dans mon vagin. Encore une fois, tu t'excuses à mon oreille. Tu reprends. La dernière phalange de ton doigt entre et ressort, mes muscles se contractent et se relâchent à ton passage.

Tu t'appropries mon sexe, petit à petit. Tu concentres ton attention sur mes réactions, tu vis mes crispations, mes redditions. Tu sens quand j'aime et quand je te trouve trop pressé. Mes mains ne te touchent plus, tu es tellement près de moi. Ton sexe n'appuie plus contre mon dos, il n'existe plus. Tu n'as qu'un sexe, le mien, que tu fais trembler de bonheur sous tes doigts de plus en plus habiles, agiles, très tendres, très doux. Tu te caresses. La sensation est si différente de tes mains sur ce sexe qui devient tien, et des gestes que tu avais, lorsque tu me caressais. Tu oses la paume appuyée, les ongles qui griffent, les doigts qui s'enfoncent plus profond, un doigt, deux doigts, trois... Devant, derrière, devant et derrière. Tes mains dansent. Elles s'affolent de leur pouvoir. Ton corps transpire, tu suintes de plaisir au bas des reins, sous le nombril, tout autour de ce bas-ventre qui devient le centre du monde, le cœur de l'univers, le grand noyau en fusion qui a donné la vie, toute vie...

Tu sens bien que le volcan est proche de l'éruption. Tu abandonnes ton abricot brûlant, tu passes tes mains sur tes jambes, tu remontes le long de tes hanches, tu caresses ton ventre, tu enserres ta taille, tu grimpes jusqu'à tes seins si durs. Tu tiens deux boules de fer rougies au feu, chaudes à exploser, dures à les broyer. Tu enroules tes mains autour de ces rotondités parfaites, tu les polis, tu les fais briller. Les pointes se tendent, violentes. Tu les excites, les mains à plat, allant et venant à toute vitesse sur ces bouts si sensibles, d'un frôlement tellement puissant.

Tu remontes le long du cou, tu caresses ton visage, tu écarter tes lèvres, tu passes tes doigts, tu cherches ta langue, tu mouilles trois doigts qui dansent dans ta bouche et tu descends ta main, sans hésiter, jusqu'à ce bouton que tu encercles, comme si tu avais exercé ta dextérité sur la pointe des seins. Tu roules, tu agaces, tu repars, tu reviens, tu insistes, tu t'accroches, ton majeur devient une sangsue, collée à cette pointe en feu. Du doigt, tu inspires, tu avales, tu mords ton clitoris. Un feu d'artifice s'annonce. Tu portes l'autre main à ta bouche, tu baves dessus, tu descends jusqu'à cette faille béante et tu trouves ton chemin avec une aisance nouvelle. Tes doigts bougent, montent et descendent profondément dans ton corps de femme, tandis que l'autre main tourbillonne sur la perle qui roule, roule, roule et explose.

Ton corps se crispe, tendu comme un arc par ce plaisir que tu t'es donné dans ton nouveau sexe de femme. Ce plaisir-là ne fait que commencer. Tu as le vertige devant l'abîme... Non, tu ne reculeras pas. Tu te redresses, tu vas jusqu'au lit, tu te couches et tu malaxes tes seins, encore, encore. De grandes décharges parcourent ton ventre, explosent dans ta tête. Tu ne veux plus te quitter. Pas cesser. Tu en veux encore, encore, tu n'as jamais vécu ça, le plaisir qui n'en finit pas, qui s'intensifie, que chaque explosion décuple, qui n'est jamais fatigué, jamais au bout, jamais apaisé... Tu frissonnes de cette découverte, de cette magie, de cette folie aussi. Jouir, de plus en plus, toujours plus fort. Comment résister, comment s'arrêter ?

Tout en te caressant, tu ressens cette immensité qui te sépare de ce que tu appelais « ta féminité ». L'infini du plaisir féminin. L'orgasme qui jamais ne s'éteint. Le feu qui couve dans les braises, l'incendie que tu ne connaissais pas. Une flamme traverse ton esprit, comme une flèche empoisonnée. Tu comprends. La puissance de la « féminité », son intransigeance, son exigence, sa souffrance aussi. A fleur de désir, toujours, sans répit.

Tu mords mon cou comme un tigre, en rugissant. Très lentement, tu me repousses, tu t'écartes. Ton sexe se redresse : la fleur retrouve le soleil. « Regarde comme je bande ! Viens, viens sur moi, empale-toi ! J'aimerais que tu jouisses encore ! »

Cléa Carmin